

**Objet d'Étude III : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.**

**SÉQUENCE 4.**

**« Destins romanesques entrecroisés et don de soi : *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal (2014). »**

**◆ ŒUVRE INTÉGRALE :**

**Le personnage de roman se définit-il par ses choix et les épreuves que la vie lui impose ?**

Objet d'étude III : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.

Séquence 4. « Destins romanesques entrecroisés et don de soi : *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal (2014). »

◆ ŒUVRE INTÉGRALE

**Textes supports  
des  
LECTURES ANALYTIQUES**

**Objet d'étude : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.**

**Séquence : Maylis de Kerangal, Réparer les vivants (2014). Texte 1. Incipit.**

Ce qu'est le cœur de Simon Limbres, ce cœur humain, depuis que sa cadence s'est accélérée à l'instant de sa naissance quand d'autres cœurs au-dehors accéléraient de même, saluant l'événement, ce qu'est ce cœur, ce qui l'a fait bondir, vomir, grossir, valser léger comme une plume ou peser comme une pierre, ce qui l'a étourdi, ce qui l'a fait fondre – l'amour ; ce qu'est le cœur de Simon Limbres, ce qu'il a filtré, enregistré, archivé, boîte  
5 noire d'un corps de vingt ans, personne ne le sait au juste, seule une image en mouvement créée par ultrason pourrait en renvoyer l'écho, en faire voir la joie qui dilate et la tristesse qui resserre, seul le tracé papier d'un électrocardiogramme déroulé depuis le commencement pourrait en signer la forme, en décrire la dépense et l'effort, l'émotion qui précipite, l'énergie prodiguée pour se comprimer près de cent mille fois par jour et faire circuler chaque minute jusqu'à cinq litres de sang, oui, seule cette ligne-là pourrait en donner un récit, en profiler  
10 la vie, vie de flux et de reflux, vie de vannes et de clapets, vie de pulsations, quand le cœur de Simon Limbres, ce cœur humain, lui, échappe aux machines, nul ne saurait prétendre le connaître, et cette nuit-là, nuit sans étoiles, alors qu'il gelait à pierre fendre sur l'estuaire et le pays de Caux, alors qu'une houle sans reflets roulait le long des falaises, alors que le plateau continental reculait, dévoilant ses rayures géologiques, il faisait entendre le rythme régulier d'un organe qui se repose, d'un muscle qui lentement se recharge – un pouls probablement  
15 inférieur à cinquante battements par minute – quand l'alarme d'un portable s'est déclenchée au pied d'un lit étroit, l'écho d'un sonar inscrivant en bâtonnets luminescents sur l'écran tactile les chiffres 05:50, et quand soudain tout s'est emballé.

.....

Cette nuit-là donc, une camionnette freine sur un parking désert, s'immobilise de travers, les portières  
20 avant claquent tandis que coulisse une ouverture latérale, trois silhouettes surgissent, trois ombres découpées sur l'obscurité et saisies par le froid –février glacial, rhinite liquide, dormir habillé –, des garçons semble-t-il, qui zippent leur blouson jusqu'au menton, déroulent leur bonnet au ras des cils, glissent sous la laine polaire le haut charnu de leurs oreilles et, soufflant dans leurs mains jointes en cornet, vont s'orienter face à la mer, laquelle n'est encore que du bruit à cette heure, du bruit et du noir.

Des garçons, ça se voit maintenant. Ils sont alignés derrière le muret qui sépare le parking de la plage,  
25 piétinent et respirent fort, narines douloureuses à force de tuyauter l'iode et le froid, et ils sondent cette étendue obscure où il n'est nul tempo, hormis le fracas de la vague qui explose, ce vacarme qui force dans l'écroulement final, scrutent ce qui gronde au-devant d'eux, cette clameur dingue où il n'est rien sur quoi poser le regard, rien, hormis peut-être la lisière blanchâtre, mousseuse, milliards d'atomes catapultés les uns contre  
30 les autres dans un halo phosphorescent, et assommés par l'hiver au sortir du camion, étourdis par la nuit marine, les trois garçons maintenant se ressaisissent, règlent leur vision, leur écoute, évaluent ce qui les attend, le *swell*, jaugent la houle à l'oreille, estiment son indice de déferlement, son coefficient de profondeur, et se souviennent que les vagues formées au large progressent toujours plus vite que les bateaux les plus rapides.

**Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants* (2014).**

## **Objet d'étude : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.**

### **Séquence : *Maylis de Kerangal, Réparer les vivants (2014)*. Texte 2. La vocation de Pierre Révol.**

Pierre Révol est né en 1959. Guerre froide, triomphe de la Révolution cubaine, premier vote des Suissesses dans le canton de Vaud, tournage d'*À bout de souffle* de Godard, parution du *Festin Nu* de Burroughs et de l'opus mythique de Miles Davis, *Kind of Blue* – juste le plus grand album de jazz de tous les temps, dixit Révol qui aime faire le malin, louant son millésime. Autre chose ? Oui – il adopte un ton détaché afin de ménager ses effets, on l'imagine évitant de regarder son interlocuteur, et faisant tout autre chose, fouillant dans sa poche, composant un numéro de téléphone, déchiffrant un message – , c'est l'année où l'on a redéfini la mort. Et en cet instant, il n'est pas mécontent du mixte de stupeur et d'effroi qu'il observe sur les visages de ceux qui l'entourent. Puis il ajoute, relevant la tête et souriant vaguement : ce qui, pour un anesthésiste-réanimateur, est quand même loin d'être anodin.

10 De fait, en 1959, plutôt que d'être ce nourrisson placide au triple menton de sénateur de province, engoncé dans une barboteuse au boutonnage compliqué, plutôt que de dormir les deux tiers de son temps dans un moise de paille claire à garniture vichy, Révol se dit souvent qu'il aurait aimé être dans la salle, lors de la 23<sup>e</sup> réunion internationale de Neurologie, ce jour où Maurice Goulon et Pierre Mollaret sont montés à la tribune faire part de leurs travaux ; il aurait donné cher pour les voir se présenter devant la communauté médicale, autrement dit face au monde soi-même, eux, ces deux hommes, le neurologue et l'infectiologue, environ quarante et soixante ans, costard sombre et chaussures laquées noires, plutôt nœud papillon ; il aurait observé ce qui filtrait de leur relation, le respect mutuel que travaillait la différence d'âge, instaurant cette sorte de hiérarchie silencieuse qui court les assemblées scientifiques, mon cher confrère, mon cher confrère – mais qui s'exprima le premier ? à qui revint le privilège de conclure ? – ; oui, plus Révol y pense, et plus il se dit qu'il aurait voulu leur faire face, 20 s'asseoir en ce jour parmi les pionniers de la réanimation, des hommes surtout, fébriles et concentrés, être l'un des leurs en ce lieu, l'hôpital Claude-Bernard – un hôpital précurseur [...] et plus Révol se concentre, plus il déplie la scène, cette scène primitive qu'il n'a jamais vécue, entend les deux professeurs qui échangent quelques mots à voix basse, arrangent leurs feuilles sur le pupitre et se raclent la gorge devant les micros, qui attendent, impassibles, que le brouhaha cesse et que le silence se fasse, pour enfin ouvrir leur communication avec cette 25 limpidité froide propre à ceux qui, conscients de la portée fondamentale de ce qu'ils sont venus énoncer, s'abstiennent d'en rajouter, et se contentent de décrire, décrire, décrire, abattant leurs conclusions comme on abat un carré d'as au poker ; et toujours l'énormité de leur annonce le stupéfie, lui explose à la figure. Car ce que Goulon et Mollaret sont venus dire tient en une phrase en forme de bombe à fragmentation lente : l'arrêt du cœur n'est plus le signe de la mort, c'est désormais l'abolition des fonctions cérébrales qui l'atteste. En d'autres 30 termes : *si je ne pense plus alors je ne suis plus*. Déposition du cœur et sacre du cerveau – un coup d'Etat symbolique, une révolution.

Les deux hommes se sont donc présentés face à l'assemblée, ils ont décrit les signes avérés de ce qu'ils nomment à présent le « coma dépassé », ont détaillé plusieurs cas de patients qui, placés sous ventilation, conservaient de manière mécanique leurs fonctions cardiaque et respiratoire sans le perfectionnement des 35 appareils et des techniques de réanimation permettant d'irriguer leur cerveau, auraient basculé dans la mort cardiaque justement – ; dès lors, ils ont établi que l'essor de la réanimation médicale avait changé la donne, que les progrès de la discipline conduisaient à énoncer une nouvelle définition de la mort, et ils ont assumé que ce geste scientifique, d'une portée philosophique inouïe, aurait aussi pour conséquence d'autoriser et de permettre les prélèvements d'organes et les greffes.

40 La communication de Goulon et Mollaret fut suivie par la publication dans la *Revue neurologique* d'un article fondamental qui exposait vingt-trois cas de « coma dépassé » – et chacun se souvient des quelques livres placés sur l'étagère dans le bureau de Révol, dont cette revue de 1959, et chacun devine qu'il s'agit précisément de ce numéro-là, un document que Révol avait pisté sur eBay, acheté sans marchander, et récupéré un soir de novembre à la station Lozère-Ecole polytechnique, sur la ligne du RER B – il avait longtemps piétiné dans le froid 45 guettant son vendeur, surgi sous la forme d'une petite dame coiffée d'un turban topaze laquelle trottina sur le quai puis, arrivant à sa hauteur, empocha le cash, extirpa l'archive d'un cabas écossais, et, retorse, essaya de l'arnaquer.

Révol, rivé de nouveau à l'écran de son ordinateur, prend acte de ce qui s'annonce, ferme les paupières, les rouvre, et soudain, comme une prise d'élan se redresse, il est onze heures quarante quand il appelle l'accueil du 50 service, Cordélia Owl décroche, Révol lui demande si la famille de Simon Limbres a été bien prévenue, et la jeune femme répond oui, la gendarmerie a appelé la mère, elle est en route.

**Objet d'étude : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.**

**Séquence : *Maylis de Kerangal, Réparer les vivants (2014). Texte 3. Les parents de Simon***

De nouveau le dédale, les couloirs qui se déboîtent, de nouveau les silhouettes au travail, l'écho, l'attente, les perfusions vérifiées, les traitements administrés, les tensions prises, les soins prodigués – toilettes, escarres –, les chambres aérées, les draps changés, les sols lavés, et de nouveau Révol et sa foule dégingandée, de nouveau les pans de sa blouse blanche qui planent dans son dos, le bureau  
5 minuscule et les chaises glacées, de nouveau le fauteuil pivotant et le sulfure basculé au creux de la paume à l'instant précis où Thomas Rémige toque contre la porte et sans attendre s'introduit dans la pièce, se présente aux parents de Simon Limbres, décline sa profession – je suis infirmier, je travaille dans le service –, puis il se place aux côtés de Révol, sur un tabouret poussé là. A présent, donc, ils sont quatre assis dans ce réduit, et Révol sent qu'il doit accélérer car on étouffe ici. Aussi prend-il soin  
10 de les regarder l'un après l'autre, cet homme et cette femme, les parents de Simon Limbres – de nouveau, le regard comme un engagement de la parole – tandis qu'il affirme : le cerveau de Simon ne manifeste plus aucune activité, l'électroencéphalogramme de trente minutes qui vient d'être réalisé présente un tracé plat, Simon est désormais dans un coma dépassé.

Pierre Révol a ressaisi son corps, creusé son dos et sorti le cou, une contraction des muscles  
15 comme s'il passait à la vitesse supérieure, comme s'il exhortait en cet instant ok, cessons les finasseries, faut y aller, et c'est sans doute ce mouvement qui lui permet de passer outre le tressaillement de Marianne et l'exclamation de Sean, qui reconnaissent ensemble ce terme de « dépassé », comprennent que le dénouement est proche, et l'imminence de l'annonce leur est insoutenable. Sean ferme les paupières, incline la tête, il pince du pouce et de l'index le coin intérieur  
20 de ses yeux, murmure je voudrais être certain que tout a été fait et Révol, doux, lui assure : le choc de l'accident a été trop violent, l'état de Simon était désespéré lors de son admission ce matin, nous avons transmis le scanner à des neurochirurgiens experts qui ont malheureusement confirmé qu'une intervention chirurgicale ne pouvait changer quoi que ce soit, vous avez ma parole. Il a dit « était désespéré » et les parents fixent le sol. En eux ça se fendille et ça s'écroule brusquement, comme  
25 pour retarder la phase finale, Marianne intervient : oui, mais on se réveille du coma, il arrive que l'on se réveille, même des années plus tard, il y a plein de cas comme ça, n'est-ce pas ? Son visage est transfiguré à cette idée, un éclat de lumière, et ses yeux s'agrandissent, oui, avec le coma, rien n'est jamais joué, elle le sait, les histoires de ceux qui se réveillent après des années abondent, elles courent les blogs, les forums, elles sont miraculeuses. Révol arrête son regard dans le sien, et ferme,  
30 réplique : non – la syllabe qui tue. Il recommence : les fonctions de la vie de relation, autrement dit la conscience, la sensibilité, la mobilité de votre fils sont abolies, et de même, ses fonctions végétatives, sa respiration et la circulation de son sang ne sont plus assurées que par des machines – Révol déroule, déroule, comme s'il procédait par accumulation de preuves, sa parole énumère, marque un temps après chaque information, quand l'intonation, elle, se relève, manière de dire que les  
35 mauvaises nouvelles s'amoncellent, qu'elles s'empilent dans le corps de Simon, jusqu'à ce que la phrase s'épuise, finalement s'arrête, désignant soudain le vide étendu au-devant d'elle, comme une dissolution de l'espace.

– Simon est en état de mort cérébrale. Il est décédé. Il est mort.

Évidemment, après avoir débité un tel truc, il faut reprendre son souffle, marquer une pause,  
40 stabiliser les oscillations de l'oreille interne pour ne pas s'écrouler à terre. Les regards se dessoudent. Révol ignore le bip qui se déclenche à sa ceinture, ouvre sa main, scrute le sulfure orangé qui chauffe contre sa paume. Il est exsangue. Il a annoncé la mort de leur fils à cet homme et cette femme, ne s'est pas raclé la gorge, n'a pas baissé la voix, a prononcé les mots, le mot « décédé », et plus encore le mot « mort », ces mots qui figent un état du corps. Mais le corps de Simon Limbres n'était pas figé,  
45 c'est bien là le problème, et contrevenait par son aspect à l'idée que l'on se faisait d'un cadavre, car, enfin, il était chaud, l'incarnat vif, et il bougeait au lieu d'être froid, bleu et immobile.

**Objet d'étude : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.**

**Séquence : Maylis de Kerangal, Réparer les vivants (2014). Texte 4. Recevoir la vie.**

Encore un appel, encore un téléphone qui tremble sur une table et une main qui prend – celle-là est baguée d'or, un anneau large et mat, nervuré de spirales –, encore une voix qui succède au grondement vibratile – celle-là est passée au hachoir, on comprend bien pourquoi, on a lu « Harfang chir. » sur l'écran du portable – : allô ? Et encore une annonce – on peut lire celle-ci sur le visage de la femme qui écoute, l'émotion file sous l'épiderme, après quoi les traits se contractent de nouveau, ferlés.  
- On a un cœur. Un cœur compatible. Une équipe part immédiatement prélever. Venez maintenant. La transplantation aura lieu cette nuit. Vous entrerez au bloc autour de minuit.

Elle raccroche, elle est essoufflée. Se tourne vers l'unique fenêtre de la pièce et se lève pour aller l'ouvrir en s'appuyant des deux mains sur la table du bureau pour se dresser, les trois pas qui suivent lui sont pénibles, et plus encore l'effort auquel elle doit consentir pour tourner la crémone. L'hiver se masse dans le cadre – un panneau induré, translucide et glacial. Il vitrifie les bruits de la rue qui sonnent, isolés, comme la rumeur du soir dans une ville de province, neutralise le cri du métro aérien freinant à l'entrée de la station Chevaleret, garrotte les odeurs et plaque un film glacé sur son visage, elle tressaille, porte lentement les yeux de l'autre côté du boulevard Vincent-Auriol, juste en face touchant les fenêtres du bâtiment qui loge le service de cardiologie de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, où trois jours auparavant elle s'était rendue pour des examens qui avaient montré que l'état de son cœur s'était fortement détérioré, justifiant que le cardiologue fasse une demande à l'Agence de la biomédecine pour l'inscrire en priorité sur la liste des receveurs. Elle pense à ce qu'elle est en train de vivre, là, en cette seconde ; elle se dit : c'est maintenant, c'est cette nuit ; elle éprouve cet événement de l'annonce ; elle voudrait que jamais cet éclat de présent ne s'éloigne dans une représentation, qu'il trouve sa rémanence ; elle se dit : je suis mortelle.

Elle inhale longuement l'hiver, yeux fermés : la planète bleutée dérive dans un pli du cosmos, suspendue en silence dans une matière gazeuse, la forêt est étoilée de trouées rectilignes, les fourmis rouges remuent au pied des arbres en une gelée gluante, le jardin se dilate – mousses et pierres, herbe après la pluie, branchages lourds, griffe du palmier –, la ville bombée couve la multitude, les enfants ouvrent les yeux dans le noir dans des lits superposés ; elle se figure son cœur, morceau de chair rouge sombre, suintante, fibreuse, tuyautée de toute part, cet organe gagné par la nécrose, cet organe qui défaille. Elle referme la fenêtre. Il faut qu'elle se prépare.

Près d'un an que Claire Méjean habite ce deux-pièces loué sans même y avoir jeté un œil, les mentions Salpêtrière et premier étage suffisant pour signer sur-le-champ un chèque d'un montant exorbitant au type de l'agence – c'est sale, petit et sombre, la corniche du balcon du deuxième étage obscurcissant sa fenêtre comme une visière de casquette. Mais elle n'a pas le choix. C'est cela être malade, se dit-elle, ne pas avoir le choix – son cœur ne lui laisse plus le choix.

C'est une myocardite. Elle l'a su il y a trois ans, lors d'une consultation en cardiologie à la Pitié Salpêtrière. Huit jours auparavant c'était encore une grippe et elle tisonnait l'âtre qui crépitait, une couverture sur les épaules, tandis qu'à la fenêtre, dans le jardin, les gueules-de-loup et les gants de bergère se couchaient sous le vent. Elle avait vu un médecin à Fontainebleau, arguant de fièvre, de courbatures et de fatigue, mais avait négligé de lui faire part de palpitations passagères, cette douleur dans la poitrine, de cet essoufflement, éprouvé dans l'effort, confondant ces signes avec la lassitude, l'hiver, le manque de lumière, une sorte d'épuisement général. Elle était ressortie de la consultation munie d'un traitement antigrippal, elle garderait la chambre et travaillerait au lit. Quelques jours plus tard, alors qu'elle s'est traînée à Paris pour voir sa mère, elle tombe en état de choc : son débit sanguin chute, sa peau devient pâle, froide, et suante. On la conduit aux urgences sirènes hurlantes – un cliché de feuilleton américain –, on la réanime, puis commencent les premières investigations. D'emblée l'analyse du sang confirme l'existence d'une inflammation, puis le cœur est scruté. Puis, les examens se succèdent : l'électrocardiogramme détecte une anomalie électrique, la radiographie fait voir un cœur légèrement dilaté l'échographie établit enfin l'insuffisance cardiaque. Claire reste à l'hôpital, on la transfère en cardiologie, où les examens se précisent. La coronographie est normale, ce qui écarte l'hypothèse d'un infarctus, si bien que l'on décide de procéder à une biopsie du cœur : Claire est piquée à l'intérieur du muscle cardiaque par voie jugulaire. Quelques heures plus tard, le résultat de l'examen dépose son octosyllabe hostile : inflammation du myocarde.

Le traitement se déploie sur deux fronts : l'insuffisance cardiaque – le cœur s'essouffle, il ne pompe plus de manière efficace – et les troubles du rythme. On prescrit à Claire un repos obligatoire, zéro effort physique,

la prise d'antiarythmiques et de bêtabloquants, on lui implante en outre un défibrillateur afin de prévenir toute mort subite. Dans le même temps on traite l'infection virale en prescrivant immunodépresseurs et anti-inflammatoires puissants. Mais la maladie persiste sous sa forme la plus grave, elle se diffuse dans le tissu musculaire, le cœur se distend toujours davantage, et chaque seconde suspend un risque mortel. La destruction de l'organe est jugée irréversible : il faut transplanter. Une greffe. Qu'un autre cœur humain soit implanté en lieu et place du sien – les gestes du médecin, là encore, miment l'acte chirurgical. C'est, à terme, la seule solution pour elle.

60

Le soir même, elle rentre chez elle, le plus jeune de ses fils est venu la chercher à l'hôpital, c'est lui qui conduit sur la route du retour. Tu vas accepter n'est-ce pas ?, il lui murmure doucement. Elle approuve machinalement – elle est écrasée. Arrivée dans sa maison – en lisière de forêt, cette maison de conte où elle vit seule désormais, ses enfants ayant grandi, elle monte se coucher dans sa chambre, sur le dos ; les yeux au plafond : la peur la cloue au lit, irradiant les jours futurs sans ménager d'échappatoire possible – c'est la ration, celle des traitements postopératoires, la peur du rejet et que tout recommence, la peur de l'intrusion d'un corps étranger dans le sien, et de devenir chimère, de ne plus être elle-même.

Objet d'étude III : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.

Séquence 4. « Destins romanesques entrecroisés et don de soi : *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal (2014). »

◆ ŒUVRE INTÉGRALE

**COMPLÉMENTS D'ÉTUDE**



**Objet d'étude : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.**

**Séquence : Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants* (2014).**

**Complément d'étude : L'adolescent : un personnage, à part ?**

**TEXTE A.**

*Le narrateur, âgé de 15 ans, poursuit une relation jusqu'alors platonique et secrète avec une jeune femme nommée Marthe, fiancée à Jacques, qui, mobilisé, se bat sur le front de la première guerre mondiale. Ici, le narrateur raconte comment il fugue la nuit pour se rendre chez Marthe.*

Le jour de l'anniversaire de mes seize ans, au mois de mars 1918, tout en me suppliant de ne pas me fâcher, elle me fit cadeau d'un peignoir, semblable au sien, qu'elle voulait me voir mettre chez elle. Dans ma joie, je faillis faire un calembour, moi qui n'en faisais jamais. Ma robe prétexte! Car il me semblait que ce qui jusqu'ici avait entravé mes désirs, c'était la peur du ridicule, de me sentir habillé, lorsqu'elle ne l'était pas.  
5 D'abord je pensai à mettre cette robe le jour même. Puis, je rougis, comprenant ce que son cadeau contenait de reproches.

Dès le début de notre amour, Marthe m'avait donné une clef de son appartement, afin que je n'eusse pas à l'attendre dans le jardin, si, par hasard, elle était en ville. Je pouvais me servir moins innocemment de cette clef. Nous étions un samedi. Je quittai Marthe en lui promettant de venir déjeuner le lendemain avec elle. Mais  
10 j'étais décidé à revenir le soir aussitôt que possible.

A dîner, j'annonçai à mes parents que j'entreprendrais le lendemain avec René une longue promenade dans la forêt de Sénart. Je devais pour cela partir à cinq heures du matin. Comme toute la maison dormirait encore, personne ne pourrait deviner l'heure à laquelle j'étais parti, et si j'avais découché.

A peine avais-je fait part de ce projet à ma mère, qu'elle voulut préparer elle-même un panier rempli de  
15 provisions, pour la route. J'étais consterné, ce panier détruisait tout le romanesque et le sublime de mon acte. Moi qui goûtais d'avance l'effroi de Marthe quand j'entrerais dans sa chambre, je pensais maintenant à ses éclats de rire en voyant paraître ce prince Charmant, un panier de ménagère à son bras. J'eus beau dire à ma mère que René s'était muni de tout, elle ne voulut rien entendre. Résister davantage, c'était éveiller les soupçons.

Ce qui fait le malheur des uns causerait le bonheur des autres. Tandis que ma mère emplissait le panier qui  
20 me gâtait d'avance ma première nuit d'amour, je voyais les yeux pleins de convoitise de mes frères. Je pensai bien à le leur offrir en cachette, mais une fois tout mangé, au risque de se faire fouetter, et pour le plaisir de me perdre, ils eussent tout raconté.

Il fallait donc me résigner, puisque nulle cachette ne semblait assez sûre.

Je m'étais juré de ne pas partir avant minuit pour être sûr que mes parents dormissent. J'essayai de lire. Mais  
25 comme dix heures sonnaient à la mairie, et que mes parents étaient couchés depuis quelque temps déjà, je ne pus attendre. Ils habitaient au premier étage, moi au rez-de-chaussée. Je n'avais pas mis mes bottines afin d'escalader le mur le plus silencieusement possible. Les tenant d'une main, tenant de l'autre ce panier fragile à cause des bouteilles, j'ouvris avec précaution une petite porte d'office. Il pleuvait. Tant mieux! La pluie couvrirait le bruit. Apercevant que la lumière n'était pas encore éteinte dans la chambre de mes parents, je fus  
30 sur le point de me recoucher. Mais j'étais en route. Déjà la précaution des bottines était impossible ; à cause de la pluie je dus les remettre. Ensuite, il me fallait escalader le mur pour ne point ébranler la cloche de la grille. Je m'approchai du mur, contre lequel j'avais pris soin, après le dîner, de poser une chaise de jardin pour faciliter mon évasion. Ce mur était garni de tuiles à son faite. La pluie les rendait glissantes. Comme je m'y suspendais, l'une d'elles tomba. Mon angoisse décupla le bruit de sa chute. Il fallait maintenant sauter dans la rue. Je tenais  
35 le panier avec mes dents ; je tombai dans une flaque. Une longue minute, je restai debout, les yeux levés vers la fenêtre de mes parents, pour voir s'ils bougeaient, s'étant aperçus de quelque chose. La fenêtre resta vide. J'étais sauf !

Pour me rendre jusque chez Marthe, je suivis la Marne.

Je comptais cacher mon panier dans un buisson et le reprendre le lendemain. La guerre rendait cette chose  
40 dangereuse. En effet, au seul endroit où il y eût des buissons et où il était possible de cacher le panier, se tenait

une sentinelle, gardant le pont de J... J'hésitai longtemps, plus pâle qu'un homme qui pose une cartouche de dynamite.

Je cachai tout de même mes victuailles.

La grille de Marthe était fermée. Je pris la clef qu'on laissait toujours dans la boîte aux lettres. Je traversai le petit jardin sur la pointe des pieds, puis montai les marches du perron. J'ôtai encore mes bottines avant de prendre l'escalier.

Marthe était si nerveuse! Peut-être s'évanouirait-elle en me voyant dans sa chambre. Je tremblai ; je ne trouvais pas le trou de la serrure. Enfin, je tournai la clef lentement, afin de ne réveiller personne. Je butai dans l'antichambre contre le porte-parapluies. Je craignais de prendre les sonnettes pour des commutateurs. J'allai à tâtons jusqu'à la chambre.

Je m'arrêtai avec, encore, l'envie de fuir. Peut-être Marthe ne me pardonnerait jamais. Ou bien si j'allais tout à coup apprendre qu'elle me trompe, et la trouver avec un homme!

J'ouvris.

**Raymond Radiguet, *Le Diable au corps* (1923)**

### **Texte B.**

**Le Grand Meaulnes** retrace l'histoire d'Augustin Meaulnes, racontée par son ancien camarade de classe, François Seurel, devenu son ami. Dans cet extrait, le narrateur, François, raconte comment Augustin s'est confié à lui sur une mystérieuse escapade, au cours de laquelle il a rencontré une jeune fille, Yvonne. Il est instantanément tombé amoureux d'elle au point qu'elle occupe, depuis, toutes ses pensées et qu'il cherche, à tout prix, à la retrouver.

« Puisque nous tâcherons ensemble de retrouver la jeune fille que tu aimes, Meaulnes, ajoutais-je enfin, dis-moi qui elle est, parle-moi d'elle. »

Il s'assit sur le pied de mon lit. Je voyais dans l'ombre sa tête penchée, ses bras croisés et ses genoux. Puis il aspira l'air fortement, comme quelqu'un qui a eu gros cœur longtemps et qui va enfin confier son secret.

5 -Chapitre 8. L'aventure-

Mon compagnon ne me conta pas cette nuit-là tout ce qui lui était arrivé sur la route. Et même lorsqu'il se fut décidé à tout me confier, durant des jours de détresse dont je reparlerai, ce resta longtemps le grand secret de nos adolescences. Mais aujourd'hui que tout est fini, maintenant qu'il ne reste plus que poussière  
*de tant de mal, de tant de bien,*

10 je puis raconter son aventure.

.....  
A une heure et demie de l'après-midi, sur la route de Vierzon, par ce temps glacial, Meaulnes fit marcher la bête bon train car il savait n'être pas en avance. Il ne songea d'abord, pour s'en amuser, qu'à notre surprise à tous, lorsqu'il ramènerait dans la carriole, à quatre heures, le grand-père et la grand'mère Charpentier. Car, à ce moment-là, certes, il n'avait pas d'autre intention.

15 Peu à peu, le froid le pénétrant, il s'enveloppa les jambes dans une couverture qu'il avait d'abord refusée et que les gens de la Belle-Etoile avaient mise de force dans la voiture.

A deux heures, il traversa le bourg de La Motte. Il n'était jamais passé dans un petit pays aux heures de classe et s'amusa de voir celui-là aussi désert, aussi endormi. C'est à peine si, de loin en loin, un rideau se leva, montrant une tête curieuse de bonne femme.

A la sortie de La Motte, aussitôt après la maison d'école, il hésita entre deux routes et crut se rappeler qu'il fallait tourner à gauche pour aller à Vierzon. Personne n'était là pour le renseigner. Il remit sa jument au trot sur la route désormais plus étroite et mal empierrée. Il longea quelque temps un bois de sapins et rencontra enfin un roulier à qui il demanda, mettant sa main en porte-voix, s'il était bien là sur la route de Vierzon. La jument, tirant sur les guides, continuait à trotter ; l'homme ne dut pas comprendre ce qu'on lui demandait ; il cria quelque chose en faisant un geste vague, et, à tout hasard, Meaulnes poursuivit sa route.

25 De nouveau ce fut la vaste campagne gelée, sans accident ni distraction aucune ; parfois seulement une pie s'envolait, effrayée par la voiture, pour aller se percher plus loin sur un orme sans tête. Le voyageur avait

enroulé autour de ses épaules, comme une cape, sa grande couverture. Les jambes allongées, accoudé sur un  
30 côté de la carriole, il dut somnoler un assez long moment...

... Lorsque, grâce au froid, qui traversait maintenant la couverture, Meaulnes eut repris ses esprits, il  
s'aperçut que le paysage avait changé. Ce n'étaient plus ces horizons lointains, ce grand ciel blanc où se perdait  
le regard, mais de petits prés encore verts avec de hautes clôtures. A droite et à gauche, l'eau des fossés coulait  
sous la glace. Tout faisait pressentir l'approche d'une rivière. Et, entre les hautes haies, la route n'était plus qu'un  
35 étroit chemin défoncé.

La jument, depuis un instant, avait cessé de trotter. D'un coup de fouet, Meaulnes voulut lui faire  
reprandre sa vive allure, mais elle continua à marcher au pas avec une extrême lenteur, et le grand écolier,  
regardant de côté, les mains appuyées sur le devant de la voiture, s'aperçut qu'elle boitait d'une jambe de  
derrière. Aussitôt il sauta à terre, très inquiet.

**Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes* (1913).**

### **TEXTE C.**

L'après-midi se consume, ceux du Cap sont rentrés. Des plaques rouges marquent leur corps, symptômes des  
plats cuisants. Ils ont les yeux injectés de sang et les lèvres violettes, le corps sans force, le pas incertain tellement  
ils ont sauté, fait des bombes, tellement ils se sont projetés hors d'eux-mêmes. [...]

Mario est à la traîne. Le Bégé n'a rien voulu savoir et maintenant il se presse, il est hors de question  
5 qu'il se fasse distancer par le groupe et rate le début du match. Il se rhabille en vitesse, dos à la mer, dos à la  
fille qui attend de savoir, puis sans même lui faire un signe, gravit à son tour les éboulis. En dix minutes, la Plate  
est vide, enfin presque.

La fille se lève, rassemble ses affaires à grands gestes, les fourre dans son cabas, se met en route et  
retraverse la Plate. Arrivée, au niveau du rocher à échine de dinosaure, au lieu de tourner à gauche en direction  
10 de la quatre voies, elle continue droit vers le Cap. On la voit qui marche vite, butée, la bandoulière de son cabas  
lui griffe l'épaule, ses lunettes tressautent sur son nez qui transpire, ses tempes battent un rythme d'enfer sous  
son visage de pierre. Une fois atteint la base de la péninsule, elle commence à grimper, suivant le tracé de la fois  
dernière, en chemin ôte ses lunettes noires et niche ses affaires dans une anfractuosité de roche, tapote dessus  
à plusieurs reprises pour bien les caler, puis poursuit l'ascension, de prise en prise gagne enfin le Face to Face,  
15 s'y poste debout, les pieds parfaitement parallèles sur le pas de tir exigü, espacés de vingt centimètres, et ainsi  
dressée, regarde droit devant elle : la corniche roule vers les montagnes et se métamorphose, file à pleine  
vitesse, disjonctant de la mer qui est mate ici, et lente, et lourd le ressac en contrebas des rochers.

Combien de temps reste-t-elle postée de la sorte à douze mètres au-dessus de la mer ? Au moins cinq  
minutes, peut-être davantage, le temps, en tout cas, pour Eddy et Mario - qui l'ayant observée depuis le poteau  
20 repère, ont fait demi-tour criant aux autres, allez-y, on vous rejoint - de descendre, bondissants, aériens, d'ôter  
à nouveau leurs vêtements, et de la retrouver sur le Face to Face afin de la surprendre en douceur comme on  
apprivoise un animal farouche, un voyou pris en flagrant délit de braquage à main armée, un éploré suicidaire.  
Quand ils arrivent, elle est en mauvaise posture, bloquée, grise, une statue, prête à vomir ses poumons. Ecoute-  
moi - c'est Eddy qui parle, la fille est de dos, figée, la configuration du promontoire est telle qu'il est impossible  
25 de la faire reculer -, t'arrêtes de faire la conne et tu m'écoutes : Mario va passer devant toi pour te montrer  
comment éviter le ressac, tu te décales de vingt centimètres sur la gauche, vas-y tu as la place, ensuite je viens  
et ce sera ton tour.

Les garçons ne surent jamais quel fut le sourire de la fille - sa durée et son style, sa forme de flammèche  
- qui, calme, posa les yeux sur la cosse terrestre, puis s'écarta pour laisser passer Mario dont elle put voir de  
30 près les bras calibrés allumettes - dont le droit, tatoué d'un bracelet de barbelés à hauteur du biscoteau. Au  
moment de s'élancer, il se tourne vers elle et lui demande, hé, c'est quoi ton prénom au fait ? La fille, exsangue  
comme la dernière fois et le visage crispé, articule Suzanne, et, entendant cela, Mario contracte son corps avant  
de le déployer soudain d'un coup et de se projeter en avant, hurlant moi Mario, toi Suzanne, la fille de ma ...

**Maylis de Kerangal, *Corniche Kennedy* (2014).**

## Documents annexes. Prolongements.

TEXTE D.

I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
- Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !  
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.

- 5 Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits - la ville n'est pas loin -  
A des parfums de vigne et des parfums de bière....

II

- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
10 D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...

- 15 On divague ; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête....

III

- Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,  
Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
20 Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

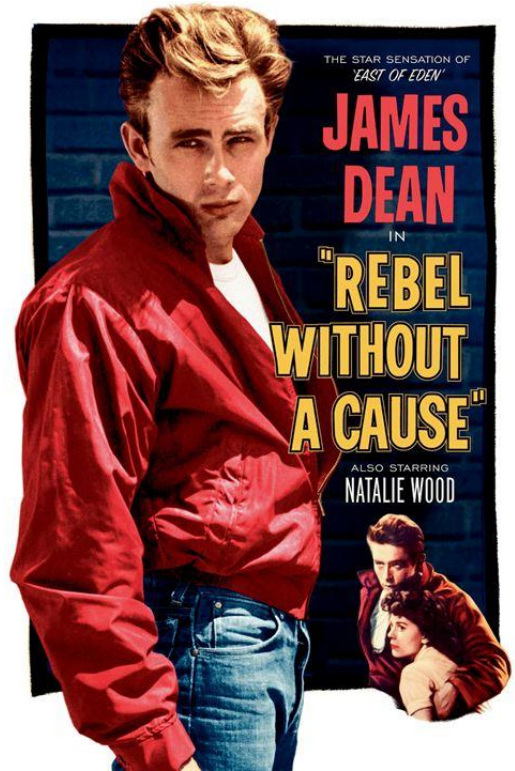
Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif....  
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV

- 25 Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.  
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
- Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire...!

- Ce soir-là,... - vous rentrez aux cafés éclatants,  
30 Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
- On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

**Documents E. Affiche et images du film *La Fureur de Vivre* de Nicholas Ray (1955).**



**Documents F. Affiche et images du film *Oxygène* de Hans von Nuffel (2011).**





**Objet d'étude** : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.

**Séquence** : Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants* (2014).

**Complément d'étude** : Histoire des arts. Frida Kahlo.



Frida Kahlo, *Les Deux Frida* (1939), 173.5 cm x 173 cm, Huile sur toile, Musée d'Art Moderne, Mexico.

**Objet d'étude** : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.

**Séquence** : Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants* (2014).

**Complément d'étude** : Histoire des arts. Frida Kahlo.



Frida Kahlo, *Les Deux Frida* (1939), 173.5 cm x 173 cm, Huile sur toile, Musée d'Art Moderne, Mexico.

**Objet d'étude : Le personnage de roman du XVII<sup>ème</sup> siècle à nos jours.**

**Séquence : Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants* (2014).**

**Complément d'étude : Le personnage ambitieux.**

**Texte A.** *Le Rouge et le Noir* raconte l'ascension sociale de Julien Sorel dans la France de la Restauration.

Le lendemain de grand matin, Julien était au presbytère de l'abbé Pirard. Des chevaux de poste arrivaient dans la cour avec une chaise délabrée, louée à la poste voisine.

– Un tel équipage n'est plus de saison, lui dit le sévère abbé d'un air rechigné. Voici vingt mille francs, dont M. de La Mole vous fait cadeau ; il vous engage à les dépenser dans l'année, mais en tâchant de vous donner le moins de ridicules possibles. (Dans une somme aussi forte, jetée à un jeune homme, le prêtre ne voyait qu'une occasion de pécher.)

Le marquis ajoute : M. Julien de La Vernaye aura reçu cet argent de son père, qu'il est inutile de désigner autrement. M. de La Vernaye jugera peut-être convenable de faire un cadeau à M. Sorel, charpentier à Verrières, qui soigna son enfance... Je pourrai me charger de cette partie de la commission, ajouta l'abbé ; j'ai enfin déterminé M. de La Mole à transiger avec cet abbé de Frilair, si jésuite. Son crédit est décidément trop fort pour le nôtre. La reconnaissance implicite de votre haute naissance par cet homme qui gouverne Besançon, sera une des conditions tacites de l'arrangement.

Julien ne fut plus maître de son transport, il embrassa l'abbé, il se voyait reconnu.

– Fi donc ! dit M. Pirard en le repoussant, que veut dire cette vanité mondaine ? ... Quant à Sorel et à ses fils, je leur offrirai, en mon nom, une pension annuelle, de cinq cents francs, qui leur sera payée à chacun, tant que je serai content d'eux.

Julien était déjà froid et hautain. Il remercia, mais en termes très vagues et n'engageant à rien.

– Serait-il bien possible, se disait-il que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur exilé dans nos montagnes par le terrible Napoléon ? A chaque instant, cette idée lui semblait moins improbable... Ma haine pour mon père serait une preuve... Je ne serais plus un monstre !

Peu de jours après ce monologue, le quinzième régiment de hussards, l'un des plus brillants de l'armée, était en bataille sur la place d'armes de Strasbourg. M. le chevalier de La Vernaye montait le plus beau cheval de l'Alsace, qui lui avait coûté six mille francs. Il était reçu lieutenant, sans avoir jamais été sous-lieutenant que sur les contrôles d'un régiment dont jamais il n'avait osé parler.

Son air impassible, ses yeux sévères et presque méchants, sa pâleur, son inaltérable sang-froid commencèrent sa réputation dès le premier jour. Peu après, sa politesse parfaite et pleine de mesure, son adresse au pistolet et aux armes, qu'il fit connaître sans trop d'affectation, éloignèrent l'idée de plaisanter à haute voix sur son compte. Après cinq ou six jours d'hésitation, l'opinion publique du régiment se déclara en sa faveur. Il y a tout dans ce jeune homme, disaient les vieux officiers goguenards, excepté de la jeunesse. [...]

Julien était ivre d'ambition et non pas de vanité toutefois il donnait une grande part de son attention à l'apparence extérieure. Ses chevaux, ses uniformes, les livrées de ses gens étaient tenus avec une correction qui aurait fait honneur à la ponctualité d'un grand seigneur anglais. A peine lieutenant, par faveur et depuis deux jours, il calculait déjà que, pour commander en chef à trente ans, au plus tard, comme tous les grands généraux il fallait à vingt-trois être plus que lieutenant. Il ne pensait qu'à la gloire et à son fils.

**Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830).**

**Texte B.** Eugène de Rastignac est un personnage romanesque d'Honoré de Balzac dont les aventures débutent dans *Le Père Goriot* et dont l'évolution va se poursuivre dans d'autres romans de *La Comédie humaine*. C'est un jeune homme pauvre et ambitieux, qui regarde la « bonne société » avec des yeux à la fois surpris et envieux, qui va se montrer prêt à tout pour atteindre la réussite sociale.

Rastignac se présenta dans ce moment, et put monter à sa chambre sans faire de bruit, suivi de Christophe qui en faisait beaucoup. Eugène se déshabilla, se mit en pantoufles, prit une méchante redingote, alluma son feu de mottes, et se prépara lestement au travail, en sorte que Christophe couvrit encore par le tapage de ses gros souliers les apprêts peu bruyants du jeune homme. Eugène resta pensif pendant quelques moments avant de se plonger dans ses livres de droit. Il venait de reconnaître en madame la vicomtesse de Beauséant l'une des reines de la mode à Paris, et donc la maison passait pour être la plus agréable du faubourg Saint-Germain. Elle était d'ailleurs, et par son nom et par sa fortune, l'une des sommités du monde aristocratique. Grâce à sa

tante de Marcillac, le pauvre étudiant avait été bien reçu dans cette maison, sans connaître l'étendue de cette faveur. Être admis dans ces salons dorés équivalait à un brevet de haute noblesse. En se montrant dans cette société, la plus exclusive de toutes, il avait conquis le droit d'aller partout. Ébloui par cette brillante assemblée, ayant à peine échangé quelques paroles avec la vicomtesse, Eugène s'était contenté de distinguer, parmi la foule des déités parisiennes qui se pressaient dans ce raout, une de ces femmes que doit adorer tout d'abord un jeune homme. La comtesse Anastasie de Restaud, grande et bien faite, passait pour avoir l'une des plus jolies tailles de Paris. Figurez-vous de grands yeux noirs, une main magnifique, un pied bien découpé, du feu dans les mouvements, une femme que le marquis de Ronquerolles nommait un cheval de pur sang. Cette finesse de nerfs ne lui ôtait aucun avantage ; elle avait les formes pleines et rondes, sans qu'elle pût être accusée de trop d'embonpoint. Cheval de pur sang, femme de race, ces locutions commençaient à remplacer les anges du ciel, les figures ossianiques, toute l'ancienne mythologie amoureuse repoussée par le dandysme. Mais pour Rastignac, madame Anastasie de Restaud fut la femme désirable. Il s'était ménagé deux tours dans la liste des cavaliers écrite sur l'éventail, et avait pu lui parler pendant la première contredanse. [...] Être jeune, avoir soif du monde, avoir faim d'une femme, et voir s'ouvrir pour soi deux maisons ! Mettre le pied au faubourg Saint-Germain chez la vicomtesse de Beauséant, le genou dans la Chaussée d'Antin chez la comtesse de Restaud ! Plonger d'un regard dans les salons de Paris en enfilade, et se croire assez joli garçon pour y trouver aide et protection dans un cœur de femme ! Se sentir assez ambitieux pour donner un superbe coup de pied à la corde roide sur laquelle il faut marcher avec l'assurance du sauteur qui ne tombera pas, et avoir trouvé dans une charmante femme le meilleur des balanciers ! Avec ces pensées et devant cette femme qui se dressait sublime auprès d'un feu de mottes, entre le Code et la misère, qui n'aurait, comme Eugène, sondé l'avenir par une méditation, qui ne l'aurait meublé de succès ?

**Honoré de Balzac, *Le Père Goriot* (1835).**

**TEXTE C.** Dans *Réparer les vivants*, le personnage de Virgilio Brea est un chirurgien fasciné par le professeur Harfang et qui est chargé de prélever en urgence le cœur de Simon au Havre pour la transplantation prévue à Paris.

Virgilio Brea tient effectivement de l'ours par sa souplesse et sa lenteur, son explosivité. C'est pourtant un blond ténébreux, barbe chaume et chevelure souple rejetée en arrière, moutonnant sur la nuque, nez droit, les traits fins d'un Italien du nord (Frioul). Sinon la démarche digitigrade du danseur de sardane quand il frôle le quintal, une corpulence d'ex-obèse le calibrant dans l'épais, dans le plein mais sans excroissance visible, autrement dit sans plis et sans grosseur, c'est un corps tout simplement charnu, une couche de graisse d'égale compacité l'enrobe, et s'affine aux extrémités des membres, qu'il a très belles – les mains. Stabilisé en un colosse séduisant et charismatique, en une stature fameuse raccordée à l'éloquence d'une voix chaude, à des humeurs enthousiastes quoique marquées d'excès, à un appétit de savoir boulimique et à une force de travail peu commune, son corps connaît pourtant des fluctuations douloureuses, une élasticité qui le fait souffrir, logeant son lot de honte et de hantise – traumatismes d'avoir été moqué rondouillard, dodu, replet ou tout simplement gros, colères d'avoir été dédaigné pour cela et ramé sexuellement, méfiances de toutes natures –, et tenant ramassé en boule dans l'estomac ce dégoût de soi comme un supplice. Placé sous contrôle permanent, scruté des heures pour une poussière dans l'œil, hydraté longuement pour un coup de soleil, interrogé intensément pour une voix cassée, un torticolis, une sensation de fatigue, ce corps est le grand tourment de Virgilio, son obsession et son triomphe – car désormais il plaît, c'est incontestable, fallait voir se promener sur lui les yeux de Rose – si bien que des peaux de vaches, jaloux de sa réussite, n'hésitent plus à affirmer, ricanant, qu'il s'est fait médecin uniquement pour apprendre à le maîtriser, équilibrer ses humeurs dompter son métabolisme.

Major à l'internat de Paris, éclusant les années d'étude au pas de charge, les réduisant à douze, clinicat universitaire et assistantat de chirurgie inclus, quand la plupart des étudiants ayant fait les mêmes choix les étiraient sur quinze – mais aussi je n'ai pas les moyens, moi, se plaisait-il à dire, charmeur, je ne suis pas du sérail, et il outrait en lui le rital obscur, le fils d'immigrés, l'illégitime, le boursier laborieux, il en faisait des tonnes – aussi créatif dans la théorie que prodigieusement doué dans la pratique, flamboyant et orgueilleux, porté par une ambition atlantique et une énergie inépuisable, il énerve beaucoup, c'est vrai et demeure bien souvent incompris – sa mère, paniquée par ses succès, indexant les hiérarchies intellectuelles sur les hiérarchies sociales, finissait par le regarder de travers, se demandant comment il avait fait, de quoi il était fait, pour qui se prenait-



il, ce gamin, quand lui piquait des colères noires à la voir se tordre les mains puis les essuyer sur son tablier, à l'entendre gémir le jour de sa soutenance de thèse que sa présence à elle était bien inutile, qu'elle ne comprendrait rien, que ce n'était pas sa place, qu'elle préférerait rester cuisiner un festin pour lui seul, ces pâtés, ces gâteaux qu'il aimait.

30 Il choisit le cœur, donc, puis la chirurgie cardiaque. On s'en étonna, pensant qu'il aurait pu faire fortune en scrutant des naevus, en injectant de l'acide hyaluronique dans les rides du lion et du botox sur l'arrondi des pommettes, en remodelant les ventres flagada des femmes multipares, en radiographiant les corps, en élaborant des vaccins dans des laboratoires suisses, en donnant des conférences en Israël et aux Etats-Unis sur les maladies nosocomiales, en devenant nutritionniste de haut vol. Ou qu'il aurait pu se couvrir de gloire en optant pour la  
35 neurochirurgie, voire pour la chirurgie hépatique, des spécialistes qui étincelaient par leur complexité, leur haute teneur en technologie de pointe. Au lieu de quoi le cœur. Le bon vieux cœur. Le cœur moteur. La pompe qui couine, qui se bouche, qui déconne. Un boulot de plombier, aime-t-il dire : écouter, faire résonner, identifier la panne, changer les pièces, réparer la machine, tout cela me convient parfaitement – cabotin en cet instant, se dandinant d'un pied sur l'autre, minimisant le prestige de la discipline quand tout cela flatte sa mégalomanie.

40 *Maylis de Kerangal, Réparer les vivants (2014).*

**TEXTE D.** Personnage secondaire du roman **Vernon Subutex**, Laurent Dopalet est un producteur pour qui : « le pire est le succès des autres ».

Laurent a beaucoup travaillé sur lui-même. Il sait pourquoi il fait ce métier. Il a cinquante ans. Il est au clair avec lui-même. Il aime le pouvoir. Il a passé l'âge de se raconter des salades. Il a du flair, il sait miser sur les projets gagnants, il sait faire un beau montage financier, il a du réseau, il est obstiné, il est dur en négociation. Ce qu'il cherche, c'est le succès. Il aime l'effervescence qui l'accompagne. Il aime l'ambiance d'euphorie stressée des  
5 équipes, quand les coups de téléphone tombent sans arrêt, il aime les chiffres qui explosent, ce survoltage inouï, l'idée que tout peut arriver et que tout arrive, à commencer par l'exceptionnel. Il aime sentir qu'on se dispute le privilège de l'approcher. Sourire aux compliments faux culs des collègues et mépriser ceux qui les prodiguent. Il aime rentrer tard, être le seul debout dans la maison, se servir un dernier whisky et regarder Paris depuis sa fenêtre en pouvant se répéter « ça a marché », en essayant de sentir le rythme du succès dans son  
10 corps, dans les artères de la ville. Il veut saisir la sensation de puissance avec la même intensité qu'il sent la morsure de l'échec quand il y est confronté. Mais il aime perdre, aussi, mordre la poussière et sentir la rage l'animer, une détermination sans faille à prendre sa revanche.

Tant qu'on n'exerce pas le pouvoir on n'a pas idée de ce que c'est. On pense que c'est s'asseoir à son bureau, donner des ordres, ne jamais être contrarié. On imagine que c'est une facilité. Au contraire, plus on  
15 s'approche du sommet, plus la lutte est rude. Plus on monte, plus les concessions coûtent. Et plus on doit en faire. Avoir du pouvoir, c'est garder le sourire quand on se fait casser les côtes par plus puissant que soi. Les humiliations sont violentes, tout en haut, et personne n'est là pour vous écouter si vous avez envie de geindre. C'est la cour des grands, pas me bac à sable pour les petits agneaux. Seuls les tout petits chefs jouissent de leur pouvoir, au-dessus – on ne connaît que la peur de se faire poignarder dans le dos, la rage des trahisons et le  
20 poison des fausses promesses.

Le pire, pour Laurent, c'est le succès d'autrui. Les sorties coup sur coup d'*Intouchables* et de *The Artist* on démoli son année. Tout ce qui a bien marché, dans son écurie, lui paraît anecdotique. Il s'est lancé dans le sport – une heure, cinq fois par semaine, avec son coach à domicile, un Black laconique, qui ne sourit que lorsqu'il le voit vraiment souffrir. L'essentiel est de ne pas perdre de vue que les autres sont soumis aux mêmes  
25 règles que lui : ils sont les rois du monde, jusqu'au prochain tour de roue.

**Virginie Despentes, Vernon Subutex, tome I (2015).**